



**VIVIAN
GORNICK
INÉPUISABLES**

Rivages

Pour Vivian Gornick, se replonger dans un livre qui fut important à un moment de sa vie, « c'est comme s'allonger sur le divan du psychanalyste ». En compagnie des auteurs qui l'ont marquée (D.H. Lawrence, Elizabeth Bowen, Colette, Marguerite Duras, Natalia Ginzburg...), elle se retourne sur son enfance, sa découverte du féminisme et la révélation de sa vocation d'écrivain. Réunissant son génie de lectrice et sa capacité à se raconter, ce livre singulier, *making of* d'une icône de la culture américaine, pétille d'intelligence et d'humour.

La France a découvert Vivian Gornick en 2017 avec Attachement féroce, puis La Femme à part (2018), parus chez Rivages.

« En lisant Gornick, on a le sentiment persistant que nous, lecteurs, écrivains, personnages, sommes tous dans le même bateau, à chercher les outils pour éclairer, révéler, questionner et grandir » *Los Angeles Review of Books*

Du même auteur
aux Éditions Rivages

Attachement féroce, 2017
Poche n° 909

La Femme à part, 2018
Poche n° 938

Vivian Gornick

Inépuisables

Notes de (re)lectures

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laetitia Devaux

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original :

Unfinished Business : Notes of a Chronic Re-reader
Farrar, Straus and Giroux, New York

Couverture : © Alexandre Cappellari / Arcangel Images.

© Vivian Gornick, 2020

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5122-0

*Ce livre est pour Randall Jarrell,
un homme selon qui, si nous tenons
à fabriquer de la littérature, c'est
parce qu'elle mène à la lecture.*

Note de l'auteur

Certaines phrases, certains paragraphes, voire passages de ce livre ont déjà paru dans d'autres de mes publications. Je me suis sentie en droit de « m'auto-plagier » précisément parce que le sujet de ce livre est la relecture, et que j'ai trouvé intéressant de me relire moi-même dans un contexte différent de celui où j'avais couché pour la première fois ces pensées sur le papier. J'espère sincèrement que le lecteur ne sera pas rebuté par cette pratique.

Introduction

Pour moi, relire un livre que j'estimais important à une période de ma vie, c'est un peu comme s'allonger sur le divan du psychanalyste. Un récit que je connaissais par cœur des années durant est tout à coup remis en perspective avec angoisse ; je me rends compte que j'ai mal interprété tel personnage ou tel détail de l'intrigue. Ils se rencontrent à New York alors que j'étais persuadée que c'était à Rome ; en 1870, alors que j'aurais parié sur 1900 ; qu'est-ce que la mère a fait au héros, déjà ? Le monde continue à disparaître dès que je me mets à lire, pourtant, je ne peux m'empêcher de me demander comment, ayant mal compris ceci, et cela, ce livre a tout de même réussi à me captiver ?

Comme la plupart des vrais lecteurs, j'ai parfois l'impression d'être née avec un livre. Dans mon souvenir, j'ai toujours un livre entre les mains et la tête ailleurs. Lors de vacances en famille ou avec des amis, je suis capable d'attraper un roman et de m'installer sur le canapé du salon dans une fabuleuse maison de campagne sans accorder le moindre coup d'œil à la nature. Un jour, dans un train qui traversait les Andes péruviennes, alors que tout le monde s'extasiait sur le paysage, je ne suis pas parvenue à lever les yeux de *La Dame en blanc*. Sur une plage des Caraïbes, je suis restée sous un soleil éblouissant avec *Lesser Lives* de Diane Johnson (une biographie imaginaire de la première épouse de George Meredith), et en relevant la tête, je n'en suis pas revenue de ne pas me trouver dans le froid et le brouillard de l'Angleterre des années 1840. Ah, le compagnonnage des livres ! De tous les livres. Il ne souffre aucune comparaison. C'est le désir de cohérence dans une œuvre – cette tentative extraordinaire de donner forme à une idée par les mots – qui apporte à la fois paix et frisson, réconfort et consolation. Mais, par-dessus tout, ce qu'offre la lecture, c'est un soulagement de

notre chaos mental. Parfois, j'ai l'impression que c'est la seule chose qui me donne du courage dans la vie, et ce depuis ma plus tendre enfance.

Nous habitons dans un quartier du Bronx peuplé de prolétaires immigrés où, à chaque besoin, correspondait un magasin, lesquels s'alignaient sur l'unique rue commerçante – la boucherie, la boulangerie, l'épicerie, la banque, la pharmacie, la cordonnerie : tout ce petit monde avait pignon sur rue. Un jour, alors que je devais avoir sept ou huit ans, ma mère m'entraîna par la main dans un endroit que je ne connaissais pas encore : l'antenne locale de la New York Public Library. Cette salle tout en longueur au parquet ancien était tapissée de livres du sol au plafond. Au centre, trônait le bureau d'Eleanor Roosevelt (à l'époque, toutes les bibliothécaires ressemblaient à Eleanor Roosevelt) : une grande femme à la poitrine généreuse avec une masse de cheveux gris empilés sur la tête comme à la belle époque, des lunettes sans monture portées très hauts sur un nez incroyablement droit, et un regard serein. Ma mère s'avança vers le bureau, désigna ma tête et annonça à Eleanor

Roosevelt : « Elle aime lire. » La bibliothécaire se leva et me dit : « Viens. » Elle me conduisit tout devant, où se trouvaient les livres pour enfants. « Commence par là », me dit-elle, ce que je fis. De ce jour à celui où je terminai mes études secondaires, j'avais lu tous les livres de cette bibliothèque. Pourtant, si on me demande quels ouvrages j'y ai découverts, je me souviens seulement d'être passée des contes de Grimm aux *Quatre Filles du docteur March* puis à Thomas Wolfe avec *Le Temps et le fleuve*. Ensuite, je suis partie à la fac, et là, j'ai découvert que depuis des années, ce que je lisais, c'était de la littérature. C'est, je crois, à partir de ce moment-là que je me suis mise à relire. Et ce serait vers ces livres familiers que je me tournerais encore et encore tout au long de ma vie, non seulement pour le plaisir d'être à nouveau transportée par leur histoire, mais aussi pour comprendre ce que je vivais, et ce que j'allais bien pouvoir faire de moi.

J'avais grandi dans un milieu gauchiste agité où on vénérât Karl Marx et la classe ouvrière internationale : la conviction de l'injustice sociale y coulait de source. Pour moi,

et ce depuis toujours, l'aspect politique de la vie colorait presque chaque expérience tangible, y compris, bien entendu, celle de la lecture. Je lisais uniquement pour ressentir le pouvoir de la vie avec un V majuscule, lequel se manifestait (non sans déclencher certaines émotions) dans la lutte du héros contre des forces extérieures échappant à son contrôle. C'est ainsi que je pouvais apprécier avec la même intensité, mais sans hiérarchie, Dickens, Dreiser ou Hardy tout autant que Mike Gold, John Dos Passos ou encore Agnes Smedley. Cela m'a beaucoup fait rire quand j'ai découvert, il y a quelques années, que dans l'un de ses essais, Delmore Schwartz s'en prend à Edmund Wilson, lui reprochant un dédain criminel pour la forme littéraire. Pour Schwartz, la forme participe de la compréhension de l'œuvre. Pour Wilson, le plus important, ce n'est pas la façon dont les livres sont écrits, mais leur sujet et la manière dont ils affectent la culture au sens large. Il replace systématiquement un livre dans son contexte politique et social, ce qui lui permet d'évoquer dans une même phrase, et dans la continuité de sa pensée, Marcel Proust et Dorothy

Parker, ou de priser davantage Max Eastman qu'André Gide. Ce qui était insupportable à Schwartz et, en revanche, incroyablement gratifiant pour moi. Et quoi de plus logique à ce que ma manière d'appréhender la lecture devienne celle par laquelle je ferais mon entrée en écriture ?

Un jour, vers la fin des années 1960, j'ai assisté à une conférence au Vanguard, un célèbre club de jazz de Greenwich Village. La soirée était estampillée « Art et Politique ». Sur scène, le dramaturge LeRoi Jones (devenu par la suite Amiri Baraka), le saxophoniste Archie Shepp et le peintre Larry Rivers. Dans le public, tout ce que New York comptait de progressistes blancs de la classe moyenne. Très vite, il est devenu clair que l'art ne tiendrait pas la route face à la politique. Jones a dominé la soirée en déclarant dès le préambule que le mouvement pour les droits civiques ne supportait plus ce qu'il qualifiait d'interventionnisme blanc, et que le sang ne tarderait pas à couler au pied des sièges du théâtre de la révolution. Et devinez qui occupait lesdits sièges ? La salle s'est enflammée, et tout le monde s'est

mis à crier sa version de « C'est pas juste ! », même si une voix disait plus fort que les autres : « LeRoi, j'ai réglé mon dû. Tu sais que j'ai réglé mon dû ! » Jones, ni troublé ni impressionné par les protestations, a continué d'expliquer que nous autres « toubabs » avions merdé, et que lorsque les Noirs arriveraient au pouvoir, ils s'y prendraient tout autrement. Qu'ils bazarderaient le monde tel que nous le connaissions pour remettre les compteurs à zéro. Je me rappelle avoir pensé : « Il ne veut pas détruire le monde, il veut uniquement trouver sa place dans ce monde, mais sa tête est tellement pleine de visions ensanglantées qu'il ne s'en rend même pas compte. »

J'avais très envie de m'exprimer à voix haute tandis que toute la salle hurlait après ce qu'elle vivait comme des paroles blessantes, mais LeRoi me terrifiait (on peut difficilement imaginer la présence de Baraka sur scène en cette période douloureusement inspirée), alors j'ai gardé le silence et je suis rentrée chez moi. Pourtant, brûlant d'une urgence que je ne parvenais pas vraiment à expliquer, j'ai passé une partie de la nuit à décrire l'événement depuis la perspective de ma grande découverte ; et ce

soir-là, j'ai pris possession de ce qui allait devenir mon style. Devenant la narratrice de moi-même, j'ai décrit la scène comme s'il s'agissait d'une fiction (« L'autre soir au Vanguard... »), proposant ainsi mes yeux au lecteur pour qu'il puisse vivre cet événement tel que je l'avais vécu et le ressentir de façon aussi viscérale que moi (« J'ai réglé mon dû, LeRoi, tu sais que j'ai réglé mon dû ! »), afin de l'émouvoir et de le mettre au fait du caractère poignant, non de l'Art et de la Politique, mais de la *Vie* et de la Politique. Je l'ignorais sur le moment, mais j'étais en train d'entamer une carrière de journaliste engagée.

Le lendemain matin, j'ai glissé le texte dans une enveloppe, je suis allée à la boîte aux lettres au coin de la rue et j'ai envoyé mon article au *Village Voice*. Quelques jours plus tard, mon téléphone a sonné. J'ai décroché, et une voix masculine a annoncé : « Ici Dan Wolf, rédacteur en chef du *Voice*. Mais qui êtes-vous donc ? » J'ai répondu du tac au tac : « Ça, je ne sais pas, à vous de me le dire. » Il a éclaté de rire et m'a demandé de lui envoyer tout ce que je pourrais écrire. Un an plus tard, je lui ai expédié un autre texte. Je crois qu'il s'est écoulé

encore une année avant que je ne lui en fasse parvenir un troisième.

Je ne plaisantais pas en disant ignorer qui j'étais. Certes, je pouvais élucubrer d'une traite sur un sujet, ce qui poussait souvent mon interlocuteur à déclarer : « Tu devrais coucher ça sur le papier », mais dès qu'il était question d'écriture, je me sentais envahie par un doute qui confinait à la paralysie. Il était rare que la brûlure de la nécessité me pousse à rédiger un texte qui, en fin de compte, me satisfasse. Voilà où j'en étais après la soirée au Vanguard : invitée à affronter mon incapacité à réaliser l'ambition de ma vie, à savoir, écrire pour la gagner. Qu'ai-je alors fait ? Je me suis mariée et j'ai quitté New York pour l'Amérique rurale et profonde où tous mes liens avec l'écriture ont été brutalement rompus. J'ai assez vite mis fin à ce mariage pour rentrer à New York, mais je me suis contentée de parcourir la ville à pied en subvenant à mes besoins grâce à de petits boulots éditoriaux. J'étais une fille qui refusait de devenir adulte, même si je commençais à être bien trop vieille pour ça.

Un jour, j'ai franchi le seuil des bureaux du *Village Voice*. Comment ai-je eu le courage

d'entrer pour demander du boulot à Dan Wolf, je l'ignorerai à jamais. Il m'a répondu : « Vous êtes une Juive névrosée qui écrit un article par an, au nom de quoi je vous offrirais un poste ? » Je lui ai assuré que j'avais changé, que je ferais tout ce qu'il me demanderait, et je ne mentais pas. Deux articles plus tard, j'avais le job.

Mais en quoi consistait exactement ce job ?

Le *Village Voice* était un journal d'opinion créé en 1955, autrement dit en pleine guerre froide, à une époque où le simple fait d'exprimer un point de vue progressiste était considéré comme extrémiste. Le mot clef, c'était « exprimer ». Le journal levait scandale sur scandale, tant et si bien qu'on aurait dit que chacun de ses rédacteurs pointait quotidiennement une arme sur la tête de la société. En un sens, l'entreprise n'était pas sans ressemblance avec le réalisme socialiste de mon enfance, ce qui me convenait. Cependant, ma prédilection pour le journalisme engagé a vite complexifié la plaisante simplicité de « nous » contre « tous les autres » qui régentaient le *Voice*. En me servant de moi-même comme d'un outil pour mes enquêtes, je renforçais la nécessité

d'examiner ce qui se passait en moi tout autant qu'autour de moi, de mettre les termes « engagé » et « journalisme » en regard puis d'expérimenter différents agencements sans oublier de chercher à voir la situation telle qu'elle était sur le terrain. Certainement que pendant très longtemps, je n'ai qu'en partie résolu le problème. Puis ont surgi les mouvements libérationnistes des années 1970, et la politique a pris une tournure existentielle. À partir de là, pour moi, le dilemme du journalisme engagé s'est réglé de lui-même.

Vers la fin des années 1970, un rédacteur en chef adjoint du *Voice* m'a dit : « Il y a un rassemblement de femmes qui se disent libérationnistes sur Bleeker Street. Et si tu allais y jeter un coup d'œil ? » « C'est quoi, des femmes qui se disent libérationnistes ? » ai-je demandé. Une semaine plus tard, j'étais convertie.

En quelques jours, j'avais fait la connaissance de Kate Millett, Susan Brownmiller, Shulamith Firestone et Ti-Grace Atkinson. On aurait dit qu'elles parlaient toutes en même temps, et pourtant je différençais chacun des mots qu'elles prononçaient. J'avais cependant

dû les entendre exprimer la même chose parce que je suis ressortie de cette fameuse semaine avec une unique idée gravée en moi : par nature, et contrairement aux femmes, les hommes prennent leur intelligence au sérieux. Or, cette différence ne repose sur aucune réalité, il s'agit uniquement d'une croyance. Mais elle sert la culture et façonne nos vies, cette incapacité à nous voir, nous autres femmes, en tant que personnes capables. C'était, j'en ai soudain pris conscience, le dilemme central de l'existence d'une femme.

Cette découverte était fascinante. Tout à coup, j'ai vu les vies non vécues de tant de femmes non seulement comme un crime historique, mais aussi comme une tragédie de la psyché, dès lors qu'il était question du sexisme. Cette notion s'est mise à diriger ma vie. Partout où je regardais, je voyais du sexisme : cru et brutal, ordinaire et intime, ancien et toujours présent. Je le voyais à l'œuvre dans la rue et dans les films, à la banque et à l'épicerie. En lisant les titres des journaux, en prenant le métro, quand on me tenait la porte. Plus surprenant, je le voyais dans la littérature. Quand je repensais à tous les livres avec lesquels j'avais

grandi, je me rendais compte que les personnages féminins n'y étaient le plus souvent que des esquisses, et non des êtres complexes, avec pour seul rôle d'entraver ou de faciliter les aventures du héros, dont je venais tout juste de prendre conscience qu'il s'agissait presque toujours d'un homme. J'ai alors saisi que toute ma vie de lectrice, je m'étais identifiée à des personnages dont l'espoir de parvenir à quelque chose dans la vie était largement supérieur à tout ce qui m'attendait.

Quelle euphorie ai-je ressentie à cette analyse ! Je me réveillais avec elle, je dansais dans la journée sur elle, je m'endormais en souriant grâce à elle. C'était comme si cette révélation m'ouvrait la terre promise, non seulement de l'égalité politique, mais aussi de la liberté intérieure. Le déni des droits des femmes est devenu la clef qui me permettait de me comprendre. Quelle joyeuse petite anarchiste je faisais, tout à coup ! Quel plaisir je prenais à rejeter d'un haussement d'épaule toutes les conventions sociales ! Avec quelle allégresse je déclarais : « Pas d'égalité en amour ? Eh bien, je ferai sans ! Les enfants, la maternité ? Ça n'a rien d'obligatoire ! Le jugement des autres ?